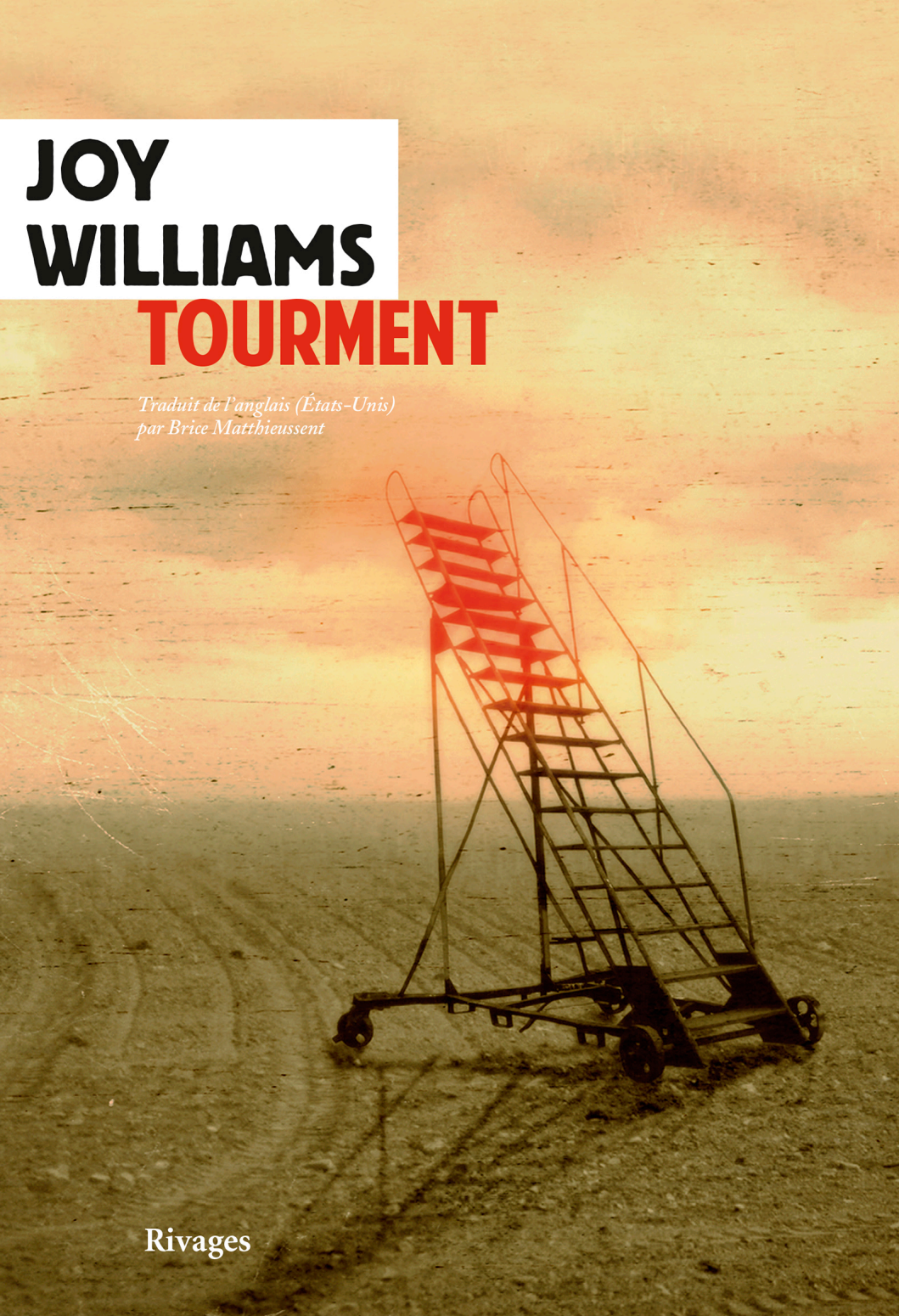
JOY
WILLIAMS

TOURMENT

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Brice Matthieussent



Rivages

Décor : une Amérique à la nature dévastée. Époque : pendant qu'il est trop tard. Toute ressemblance, etc. *Tourment* suit la quête de Khristen, jeune fille solitaire et légèrement marginale, sur les traces de sa mère disparue, à la recherche d'un village vacances où se serait tenue une « conférence des visionnaires ». Initiatique et désopilant, son voyage est ponctué de rencontres énigmatiques qu'elle accueille avec la bonne volonté du témoin attentif : une bande de gamins autobaptisés *Les Séquelles*, un groupe de vieux subclaquants reconvertis en écoterroristes de la dernière minute, un petit garçon affreusement précoce qui rêve de devenir juge…

Branchée sur le voltage extraterrestre de l'enfance, Joy Williams capte notre réalité avec une clairvoyance troublante et un humour acéré. Entre rire et rage, son roman est un acte de foi en la fiction comme contrebande de la pensée.

Née en 1944 dans le Massachussetts, fille et petite-fille de pasteur, **Joy Williams** est l'auteure de cinq romans et de trois recueils de nouvelles. Paru en 1973, son premier roman, *State of Grace* (inédit en français), a été salué par Truman Capote comme le meilleur livre de l'année. Il ouvrait la longue liste de ses prestigieux admirateurs déclarés, qui va de Raymond Carver à Karen Russell en passant par William Gass, George Saunders ou Don DeLillo.

Écrivaine rare, Joy Williams est d'une intelligence et d'une timidité également féroces. On sait peu de choses d'elle au-delà de ce que son œuvre nous en dit, mais on sait que, dans le cadre de l'un de ses premiers jobs, elle a étudié les attaques de requins pour le *Mote Marine Laboratory* de la Marine américaine à Sarasota, Floride.

Tourment a paru en 2022 aux États-Unis, elle n'avait pas publié de roman depuis vingt ans.

Du même auteur

Dérapages, nouvelles, traduction Geneviève Doze,
Deuxtemps Tierce, 1992
Effractions, roman, traduction Brice Matthieussent,
L'Olivier (1994, 1997)

Joy Williams

Tourment

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Brice Matthieussent

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Myriam Anderson et Delphine Valentin

Titre original : *Harrow*

Couverture : © Kamil Vojnar / Trevillion.

© Joy Williams, 2021
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2023
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-5938-7

Pour JZ

Sur le véhicule qui les transportait était écrit : *Nous devons emmener toutes les créatures avec nous dans le Grand Voyage, indépendamment de leur aspect, de leur nom ou de leur absence de nom.* Cette déclaration péremptoire devenait de plus en plus illisible. Elles se prenaient pour des touristes. Elles portaient des chapeaux de soleil, s'agrippaient à des gobelets. Oh ! s'écriaient-elles.

Sous une certaine lumière, les rochers étaient jolis.

L'air était agréable.

N'est-ce pas Socrate qui doutait qu'une personne fût un être humain à la naissance ? Il en doutait en effet. À cette époque, être humain pouvait représenter une aspiration.

Elles ne voulaient pas qu'on les engueule, qu'on leur montre, éventuellement. Chacune trouvait les autres aussi dépourvues de vie que des poupées. Elles

appréciaient le paradoxe consistant à partager cette expérience, mais pas vraiment.

Au loin, quelque chose tournait lentement dans l'air.

L'au-delà est dans *cette* vie-ci, une idée assez excitante.

Elles ne prêtaient guère attention au véhicule bariolé qui les transportait. C'était la peau à la surface d'elles-mêmes. Elles s'en désintéressaient. L'écheveau de la glace sur la boue formait lui aussi des motifs.

Une chose détala dans son ombre devant elles.

Elles venaient d'endroits différents ; les inévitables comparaisons et confidences se multiplièrent. Diverses choses leur manquaient. Qu'elles pensaient revoir ici.

Où sont les antilopes et leur masque adorable… Où, les cours d'eau pleins de laitance…

Personne n'avait apporté de stylo, d'appareil photo ni de boîte de peinture.

J'ai laissé mes couleurs à la maison. Difficile de rendre justice à tout ça, ai-je pensé.

Oui. Regardez ces parois de canyon.

Quand ai-je entendu pour la première fois une caverne respirer ? Je vous jure que j'ai eu peur. Un truc pareil qui respire. Inspire, expire. Les trous hurlent.

Excusez-moi, nous ne parlions pas de cavernes, nous parlions de canyons.

Lorsque mon père a fait son hémorragie cérébrale, il ne pouvait plus parler, mais il pouvait encore crier et chanter.

C'est le gauche. C'est quand ça touche le gauche.

Ça va passer par cette voie ? C'est du jargon de canyoning. En disant *Je ne sais pas si ça va passer par cette voie*, ils veulent dire…

Je rentre tout juste du désert, l'américain évidemment, je rendais visite à mon neveu, le fils de ma sœur. Il s'est trouvé un aigle à présent. Il tuerait n'importe quoi pour s'occuper de cet aigle.

Comment se l'est-il procuré ?

La loterie. Maintenant il faut qu'il s'en occupe, c'est-à-dire qu'il le nourrisse. Il descend au fusil tout un tas de bestioles pour lui, mais il connaît quelqu'un à l'épicerie qui lui file des trucs, surtout du jambon. A-t-on déjà vu un truc plus inerte que le jambon ? Moi, pas. On penserait volontiers qu'un aigle ne s'intéresserait pas à un truc aussi inerte.

Qu'as-tu fait d'autre dans le désert, Danielle ?

Rien de plus inerte que le jambon. C'est drôle.

Je crois pas que le désert me plairait. On est obligé de le regarder, y a pas le choix. Que pourrait-on regarder d'autre ?

Eh bien, ils installent plein de panneaux solaires. Ils recouvrent le sol du désert avec des panneaux solaires. Il y a un pauvre type dont le boulot consiste à les surveiller. C'est comme les bergers d'autrefois, mais il vit dans une minuscule caravane pour cultiver le soleil et le vent. Sauf que le vent meurt là-bas, tous les mois y a de plus en plus de jours sans vent. Tu trouves pas ça stupéfiant ? C'est comme si le vent disait PERSONNE NE ME RÉDUIRA EN ESCLAVAGE.

Danielle, tu fais fort aujourd'hui.

Je crois que le monde meurt parce qu'on est resté assez indifférent à ses merveilles. Il va continuer d'exister, mais de moins en moins, jusqu'à ce qu'il soit enfin compatible avec les émotions qu'il nous inspire.

Tu n'es pas notre guide. Tu ne devrais pas parler comme si tu étais notre guide.

J'aime vraiment certains guides plus que d'autres.

Certains sont plus gentils.

Des anges de la mort. Les plus gentils sont des anges de la mort.

J'aimerais bien retourner aux petites chambres maintenant. Ces petites chambres faites pour nous, elles sont toujours là ?

Oh, qu'avons-nous fait !! s'écria quelqu'un.

Livre Un

Car si l'on inflige cela au bois vert,
Qu'arrivera-t-il au bois sec ?

Luc 23:31

Ma mère et mon père me nommèrent Agneau. Ma mère pensait que j'étais morte dans ma petite enfance, avant de revenir à la vie que nous partagions. Tandis que je grandissais, elle voulut absolument me mettre en contact avec l'endroit où j'avais séjourné lorsque j'étais morte, avec les souvenirs que j'en gardais et ce que j'y avais appris. Elle me savait promise à un destin extraordinaire.

Mon père ne croyait pas que j'étais revenue d'entre les morts. Aucun des médecins qu'ils consultèrent non plus.

La nuit où l'on prétendait que j'étais morte, un jeune homme me gardait. Il ne me fit aucun mal, voilà la vérité. C'était juste une rumeur qui devait s'amplifier autour de nous deux, faire de nous des parias.

Ma mère et mon père étaient partis à une soirée dansante, la première de l'été.

Sur plein de sujets, ma mère manquait de jugeote. D'ailleurs, elle était la première à le reconnaître. Elle s'était liée avec ce jeune homme qui, un peu plus d'un mois après ma naissance, était encore un adolescent. Ce garçon originaire de la ville nous livrait nos courses et il était aussi

catholique. Sa mère l'obligeait à aller à l'église Saint-Margaret, mais en présence de ma mère il vitupérait contre les obligations religieuses. Elle le trouvait gentil – son impuissance occasionnelle, ses muscles, ses cheveux vraiment très noirs, ses pensées balbutiantes… gentil.

Elle aimait beaucoup qu'il lui explique le purgatoire.

« Ils l'ont aboli, disait-il.

– C'est parfaitement ridicule. Je ne crois pas qu'on puisse faire une chose pareille, toi oui ?

– Ils l'ont fait, mais ça existe toujours.

– Il faut donc le redouter, mais aussi se garder d'une peur excessive. Ne nous sentons pas écrasés. Souvenons-nous toujours que la justice punit et que la pitié pardonne. » Elle le regarda d'un air sombre.

« Exact.

– Redis-moi combien de temps une personne croyante est censée passer là-bas, partant du principe que, même en se conduisant très bien, elle commettrait probablement jusqu'à dix mauvaises actions par jour. Estimation basse, de l'avis général. »

Un prêtre avait expliqué à sa mère que chaque mauvaise action entraînait une heure de purgatoire. Même lorsqu'on s'efforçait inlassablement d'être bon, on accumulait les fautes par milliers, pour se retrouver dangereusement endetté le jour de la confrontation avec Dieu, déclarait le prêtre, un vieux traditionaliste. Au bout de cinquante ans de vie, disons, on a cent cinquante mille mauvaises actions au compteur, on s'est débarrassé de la moitié d'entre elles grâce à la pénitence et aux bonnes actions, mais il reste encore soixante-quinze mille heures à payer. Soit sept ans, dix mois et quinze jours.

« Je vous répète ce qu'on a dit à ma mère, protesta-t-il. Vous vous foutez de moi.

– C'est juste que j'adore ces calculs. Ils sont si précis.

– Ils l'ont aboli, mais ça veut pas dire qu'on est dispensé d'y aller. »

Oui, ma mère le trouvait gentil. Son visage lisse et ses mains carrées, sa très étudiée démarche chaloupée, son jean usé, la pauvreté et l'absence de pragmatisme de sa vie. Elle le fit venir comme baby-sitter lorsque, avec mon père, ils se rendirent à la première réception organisée par leur club pour la saison nouvelle. Embaucher ainsi son improbable amant, l'amener au cœur même de notre maison, ça l'amusait.

Depuis ma naissance, je me montrais remarquablement calme et aimable, pleurant rarement et faisant mes nuits sans problème, si bien qu'il y avait peu de chances que ce jeune homme paumé fût contraint d'avoir un quelconque rapport avec moi. Si jamais je pleurais, il devait les appeler au club.

La piste de danse était sur le sable. C'était la Nuit Mexicaine, Soirée Fiesta dans la Vieille Nouvelle-Angleterre. La semaine suivante, ce serait la Nuit Argentine, Soirée Tango. On tira de modestes feux d'artifice. Un sifflement saccadé, suivi d'une pluie lumineuse, les étincelles englouties par les vagues. Les petits bateaux à l'ancre se balançaient doucement.

« Il y a des Mexicains, au Chiapas je crois, qui pensent que le monde est un cube, annonça l'homme destiné au rang de commodore.

– Je veux la tequila qui a le scorpion dans la bouteille », dit ma mère en riant, et à sa table les convives rirent aussi, car *c'est un ver, Martha, un ver…*

Elle rit de plus belle : « Je déteste tellement mon prénom.

– Mais tu as donné un nom si intéressant à ton bébé, taquina son amie Slim.

– Ce n'est pas son nom officiel, bien sûr, intervint mon père. C'est temporaire. Elle s'appelle Christen.

– Oh, lui et ses satanés bateaux, pesta ma mère. Tout doit être lié aux bateaux. Au moins j'ai insisté pour la lettre *K*.

– Si on faisait tanguer un peu le rafiot ? » suggéra un homme à gauche de ma mère. Il était nouveau, elle ne le connaissait pas.

« Quel joli bracelet à breloques », dit l'épouse du banquier. Son mari, un gestionnaire de crédits, venait de décrocher une promotion.

« Vous devez être très heureux », dit quelqu'un pour le féliciter. « On l'est », répondit-il. Il croyait vraiment ne pas encore être ivre mais il se doutait que s'il allait aux toilettes, ce qu'il mourait d'envie de faire, il le serait sûrement. Il se connaissait.

« Merci, dit Martha en touchant une breloque. C'est un nouveau. C'est le signe astrologique des Gémeaux.

– Mais vous n'avez pas eu de jumeaux, Martha, n'est-ce pas ?

– Non, non », dit-elle en riant. Elle détesta son rire. « C'est son signe. Elle est née en mai. Un jeudi.

– Je suppose que l'astrologie peut avoir son charme, dit l'épouse du banquier.

– Fiesta ! » s'écria un jeune homme. Il portait un pantalon rouge, une cravate en guise de ceinture, une chemise blanche sur laquelle il avait déjà renversé de la sauce aux haricots. « Libérez-vous des fardeaux du temps et de la raison ! »

*

Le jeune homme de ma mère rejoignit la cuisine et mit une casserole d'eau à bouillir pour se préparer des pâtes, il venait d'en trouver un paquet dans le placard. Il avait tout le temps faim mais il n'aimait pas qu'on le voie manger. Il trouvait que s'alimenter manquait de tact.

Ma mère adorait les bougies et il y en avait partout dans la maison. Certaines coûtaient très cher, il y en avait d'autres qu'elle achetait au supermarché pour blaguer, la cire tombait dans de grands verres couverts de décalcomanies.

Saint Martin de Porrès, avec le balai, le chat, le chien et des gens allongés derrière lui sur des lits, en piteux état. Ou celle de l'ange gardien, avec une femme ailée suivant deux enfants qui marchaient pieds nus sur un pont de bois enjambant un abîme, manifestement en danger, mais que faisaient-ils tout seuls là-bas ? Les prières figurant au dos des verres étaient en espagnol et en anglais ; et ça se voyait au premier coup d'œil qu'elles étaient absurdes et vagues à l'extrême. La plupart de ces bougies avaient une mèche bon marché, elles n'éclairaient pas ou bien la flamme se noyait vite dans la cire liquide.

Ma mère le taquinait, elle se moquait, même, il le savait – sa foi troublée, colérique, son sentimentalisme exacerbé,

ses rectifications offusquées. Si ça ne tenait qu'à lui, déclara-t-il un jour à ma mère, il serait juif, un Zélote à l'époque de l'Empire romain. Ils étaient très audacieux et allaient bien au-delà des normes du comportement consensuel. Ils renversaient l'ordre des choses. Ils se battirent contre Rome et la mirent en pièces. Sauf qu'ils avaient merdé en mettant le feu aux réserves de nourriture de leur propre peuple durant un long siège de Jérusalem, afin d'obliger Dieu à anéantir leurs ennemis. Ils crurent que Dieu n'aurait d'autre choix que d'intervenir pour les protéger, eux, Ses disciples. Mais Dieu ne fit rien de tel et tous les habitants de Jérusalem moururent de faim.

Mais, pour être juif, il fallait avoir une mère juive, et sa mère n'était pas juive. C'était une ancienne hippie à la peau ridée par le soleil, à l'esprit embrumé par les drogues, dont la plus haute ambition ici-bas était de se faire offrir une vieille Mercedes diesel qui pourrait rouler à l'huile de friture récupérée au restaurant où elle travaillait. M'man, lui disait-il, c'est un restau saisonnier, il ferme dès la première semaine de novembre. Comment vas-tu te débrouiller ensuite ? Tu ne réfléchis pas, m'man.

Il déambula dans toute notre maison pour allumer les bougies et éteindre les lumières. Il entra dans la chambre d'enfant et regarda les deux photographies encadrées de ma mère accrochées au mur. En bikini, elle arborait son gros ventre et le bracelet à breloques qu'elle portait toujours, où brillaient les codes de sa vie connue. Ces photographies étaient en noir et blanc, l'une prise de face, l'autre de profil, ce qui les faisait ressembler, elle et son chargement, à des suspectes lors d'une atypique séance d'identification de la police.

Il baissa les yeux vers le berceau et le bébé, moi, et je lui rendis son regard. Mon nom lui échappait. Il n'était rien pour moi, bien sûr – cette silhouette, cette présence, ce filament d'obscurité –, mais son monde était celui dont j'hériterais. Il ne dit rien qui signalait qu'il me savait là, ni pour me réconforter, mais s'assit dans le fauteuil où ma mère me berçait tôt le matin, avant que la journée ne commence.

Je sentis alors sa présence disparaître. Puis, de moi-même aussi, je perdis conscience. Je n'étais ni éveillée ni endormie, j'ignorais tout à fait ce qu'on attendait de moi, car n'attendait-on pas quelque chose de moi ?

*

Ma mère et mon père se préparaient à quitter le club. Sur le trajet du retour, ma mère eut froid et voulut la veste de mon père pour la mettre sur ses épaules, mais il refusa. À ce moment-là, ils ne s'aimaient déjà plus. Il s'engagea dans notre ruelle, ignorant les déclarations théâtrales de ma mère qui se prétendait frigorifiée. Des mûriers, des roses et des carottes sauvages bordaient la chaussée. Chaque année, avec leurs rares voisins ils se battaient pour la garder pavée, mais les conseillers municipaux, des fonctionnaires *élus*, leur rappelait-il toujours, voulaient la goudronner. Il leur faudrait sans doute unir leurs forces et embaucher un avocat rien que pour protéger la fausse ambiance pastorale de ce chemin. Il dit : « Il y a une panne d'électricité ? »

La maison était illuminée comme un autel, sans doute grâce à l'intégralité des bougies que possédait ma mère.

Ils rentraient plus tôt que prévu. Peut-être avait-il invité une fille pour la soirée, pensa ma mère, amusée.

Mes parents avaient égaré leurs clefs.

« Vous êtes ivre ! » s'écria mon père lorsque le jeune homme se présenta enfin à la porte. Des bougies dégoulinaient partout, une casserole à deux cents dollars était carbonisée sur la cuisinière. Pourtant, aucune explication, aucune excuse à l'horizon.

Ne jamais s'excuser ni expliquer quoi que ce soit était désormais une habitude pour les hommes et les garçons du club, mais cette attitude en sa présence mit mon père en rage.

« Vous êtes ivre ! » s'écria à nouveau mon père, perplexe, conscient du fait que c'étaient plutôt ma mère et lui qui étaient éméchés après la Soirée Fiesta.

Ma mère m'avoua qu'elle avait pouffé de rire – son mari furieux, son absurde amant – tout ça était si ridicule –, mais elle rejoignit très vite la chambre d'enfant et me prit avec soin dans ses bras.

« Thomas ! hurla-t-elle. Le bébé ne respire pas. »

Alors, me raconta-t-elle, après une éternité, mon père apparut et m'enleva à ses bras. Quand, à son tour, elle m'arracha à l'étreinte paternelle, je me mis à crier comme je l'avais fait à la naissance. Et ce fut, me dit ma mère, comme si je naissais une nouvelle fois.

*

Mon père ne supportait plus ma mère. Tout le temps qu'il leur resta, ce temps à vivre ensemble, elle ne cessa jamais de désirer un autre bébé, un de plus, pensait-elle

peut-être, un bébé de remplacement au cas où je mourrais encore et ne reviendrais pas.

« Lion, suppliait ma mère. Nous pourrons l'appeler Lion si c'est un garçon. Nous pourrons l'appeler Lion si c'est une fille. »

Mais mon père l'ignorait. Il passait de moins en moins de temps dans notre agréable maison, de plus en plus au chantier naval qu'il dirigeait. Il se mit même à dessiner ses propres bateaux, bien qu'il soupçonnât qu'à l'avenir peu de gens feraient de la voile pour le plaisir. Les voies maritimes étaient de moins en moins navigables. La demande se concentrait sur d'énormes maisons flottantes, équipées de cheminées et de baignoires. Ces monstres le dégoûtaient, tout comme les gens qui les convoitaient. Il continuait néanmoins de les remettre en état, de les réparer. Il comprenait de mieux en mieux qu'il était vain d'essayer de faire changer d'avis les autres, vain de leur en vouloir ou de lutter. Jusqu'au chemin qu'il s'était mis à aimer si récemment, ce chemin sablonneux en montagnes russes aboutissant à notre maison et au-delà, qu'il avait tant cherché à protéger, et qu'il allait abandonner aux voisins. Bientôt, il n'habiterait plus là.

La laborieuse beauté de ma mère se flétrit, ses taquineries enjouées s'espacèrent. Elle était de plus en plus convaincue que j'étais morte cette nuit-là, que j'avais assisté à des mystères impitoyables et troublants, dont je devais absolument me souvenir. J'avais vécu un bouleversement majeur et ma vie, ou cette chose qui m'avait été rendue, devait être sujette à l'interprétation la plus subtile et définitive. Le fait que j'étais une enfant gauche mais confiante et attentionnée, dotée de peu de talents

évidents, rendait ma présence d'autant plus intrigante aux yeux de ma mère. Car n'existait-il pas maintes histoires de domestiques ou de personnes autrement modestes, dépourvues de tout charisme, qui se révélaient être des guides illuminés capables de mener les autres hors de leur vie sans vie, vers un nouveau contrat avec le monde ?

Dans mon enfance, ma mère m'emmena consulter de nombreux médecins, qui me déclarèrent tous en parfaite santé. On lui répéta encore et encore qu'elle s'était trompée, que si j'avais cessé de respirer aussi longtemps qu'elle le prétendait, je souffrirais aujourd'hui d'un certain nombre de problèmes neurologiques. Ce qui n'était pas le cas. Au cours de cet accès de terreur, le temps lui avait joué un tour, à elle, jeune mère inexpérimentée. Très probablement, je n'avais jamais cessé de respirer du tout.

Ma mère resta pourtant convaincue que j'étais allée *ailleurs*, dans quelque effrayant chaos de non-être abritant néanmoins un avenir observable bien qu'incompréhensible, auquel nous serions tous soumis.

Mon père déménagea pour s'installer dans un local de plusieurs pièces au-dessus des bureaux du chantier naval. Ma mère et moi continuâmes d'habiter la maison en bord de mer, qu'elle négligeait. Elle cessa de fréquenter le club et de voir ses amies, qui se convainquirent de nous avoir assez supportées, nous et les rumeurs concernant cette fameuse nuit.

Les examens médicaux et les tests psychologiques continuèrent de plus belle. J'intéressai un spécialiste durant un moment, car il croyait que seules des mutations génétiques pouvaient recâbler le cerveau et lui permettre d'affronter les défis environnementaux et moraux